

mis pour les autres parties de notre enseignement et si quelquefois le succès ne couronne pas nos efforts, on ne devra pas en accuser notre bonne volonté.

ECONOMIE DU BÉTAIL.

Le bétail est nécessaire, il est la base de l'agriculture. Qui de nos lecteurs essaiera de contredire ce principe? Aucun certainement; car cette vérité est incontestable et incontestée. Il est aussi difficile de concevoir une culture sans bétail, que d'imaginer une charrue en fonction sans moteurs; et le cultivateur canadien ne fait pas exception à la règle. Nous pensons même que ce dernier porte à l'économie du bétail un intérêt que l'on peut craindre de voir dégénérer en abus si des hommes intelligents n'éclairaient la route où l'on est entré. En effet, il existe de nos jours, même dans les parties les moins avancées du pays, une fièvre d'amélioration qui ne peut qu'être préjudiciable à nos intérêts agricoles, car jamais l'excès n'est bon. Toutes les intelligences se tournent vers un but unique: l'amélioration du bétail sans songer que tout se tient en agriculture, et que la production animale ne va pas sans la production végétale. On organise concours sur concours, les animaux sont à peu près les seuls objets primés, et elles sont bien rares les sociétés d'agriculture qui accordent quelques misérables prix à la production végétale. Pourtant cette dernière a aussi besoin d'amélioration et on a grandement tort de la reléguer ainsi au dernier plan. Les excès ne réussissent jamais et ils ne peuvent que nuire à l'économie. On veut donner au progrès en agriculture comme ailleurs.

Le bétail est certainement nécessaire, mais il n'est pas le plus nécessaire; un beau bétail, avec une mauvaise culture n'est jamais vu. C'est en vain que l'on améliore les animaux de la ferme, si la nourriture est insuffisante ou si elle n'est pas propre à satisfaire aux besoins nouveaux des sujets améliorés. Il est loisible sans doute de temps loûd'on avait adopté ce principe erroné: Le bétail est un mal nécessaire; mais faisons tous nos efforts pour que ce temps ne revienne pas. Si on accorde au bétail plus d'importance qu'il ne mérite réellement, si tous les efforts du cultivateur se concentrent vers ce seul objet et que les autres branches de l'exploitation soient négligées, il est impossible que nous puissions appeler cela du progrès; c'est, au contraire, un abus, et nous ne pouvons encourager les abus.

Dans les fermes bien organisées, on voit de beaux champs et de beaux animaux. C'est le bétail qui fournit à la culture l'immense quantité de fumier dont elle a besoin; mais en revanche la culture procure au bétail la nourriture abondante et variée sans laquelle il ne peut soutenir ses qualités. On dit souvent, voilà le cercle dans lequel le cultivateur doit constamment tourner. A notre sens, cette comparaison est mauvaise, car le cercle n'a ni entrée, ni sortie; il exclut le progrès. Nous prétendons, au contraire, que le cultivateur tourne dans une spirale. L'important est de bien choisir le point de départ. Et ce point, quel est-il en agriculture? Nous l'avons déjà fait connaître dans nos précédentes causeries; c'est la culture du sol, c'est surtout la production fourragère. Avec une augmentation dans la production des substances nécessaires à l'entretien du bétail, on pourra entretenir plus d'animaux. Ces derniers donneront plus de fumier, de là, fumure plus complète, de la terre, de la, par conséquent, rendement plus élevé, des plantes cultivées, encore plus de fourrages que par le passé, plus de facilité de nourrir un plus grand nombre de têtes de bétail, ainsi de suite. Ne voit-on pas là l'accroissement constant du rayon de la spirale?

Maintenant, on nous demandera sans doute: mais, comment faire pour augmenter la quantité de fourrage dès le début? La réponse est facile au point de vue théorique et pratique. Rompre

les vieilles prairies d'un rapport trop faible; augmenter la production des autres par le moyen des fumiers, qui se perdent aux portes des étables et des écuries, en créant de nouvelles sur les meilleures portions de la terre, par des semis de graines bien choisies; et améliorer les pâturages, en semant de la graine de mil et de trèfle dans le dernier grain qui doit précéder immédiatement la pâture. Voilà, comment nous entendons le progrès pour la culture canadienne. Cette manière d'opérer permet d'arriver lentement ou rapidement aux plus beaux résultats, suivant les circonstances et surtout suivant le montant du capital d'exploitation. Si le capital est faible, on ne pourra avancer que lentement; mais la progression sera constante et pour être lente, elle n'en sera peut-être que plus sûre. Avec un fort capital, on avancera rapidement; cependant on ne sera certain du succès qu'à condition de proportionner ses déboursés au capital disponible, et de faire une juste part pour les éventualités.

La question étant ainsi placée sous son vrai jour, nous allons faire connaître pourquoi le bétail est nécessaire, et pourquoi il est la base de toute bonne culture. On distingue généralement les bestiaux en bétail de travail et en bétail de rente. Le bétail de travail forme quela plus faible partie des animaux d'une ferme, et d'ailleurs il constitue une catégorie à part que nous étudierons dans un chapitre séparé. Nous serons ainsi plus libre pour traiter convenablement cette partie importante de l'exploitation qui a nom bétail de rente. Le bétail de rente est ainsi nommé parce que c'est par lui qu'on retire ordinairement les revenus qu'a produits la culture. Ce bétail, consommé sur la ferme, des substances encombrantes d'une vente difficile, quelquefois impossible, et les transforme en denrées d'une haute valeur commerciale, qui ne nécessitent que peu de déboursés pour les frais de transport. C'est donc une partie importante d'une exploitation, et dans la plupart des situations, c'est le seul moyen d'arriver à une culture lucrative et progressive.

Les produits ordinaires du bétail de rente, sont les animaux vivants, les bêtes de boucherie, les jeunes bêtes, la viande, les peaux, le suif, la laine, le lait, le beurre, le fromage, etc.

REVUE DE LA SEMAINE

La retraite annuelle des élèves du Collège de Ste. Anne, commencée mercredi dernier, s'est terminée dimanche matin. C'est le Révd. P. Ouellet qui l'a prêchée. A la messe de la clôture, Mgr. l'archevêque a donné la tonsure à MM. Ludger Tétu, Paul Dubé, Théophile Delagrave et Henri Tétu. Il a conféré les ordres moindres à M. Hospice Desjardins, et le sous-diaconat à MM. Claude Guy, Herménilde Dubé, Samuel Garon, Théophile Montminy et Edouard Leclerc. Le soir, à 8 heures, Sa Grandeur a chanté le salut de l'archiconfrérie. A la récréation qui suit le souper, elle s'est rendue à la salle des exercices où se trouvaient réunis les élèves des deux cours. Lorsque le corps de musique eut salué Sa Grandeur, M. Philippe Pelletier, élève de seconde année de philosophie, prit la parole au nom de ses confrères et dit: Monseigneur. — En ce moment où nous sommes si heureux de posséder Votre Grandeur au milieu de nous, permettez que nos faibles voix viennent se mêler au concert de tant de voix que se sont déjà fait entendre. Qui, des vœux vous ont déjà été exprimés à l'occasion de votre prochain départ pour l'Europe, veuillez nous permettre d'y joindre les nôtres; nous osons vous assurer qu'ils ne sont pas les moins ardents. Dans quelques jours vous allez nous quitter; vous vous éloignerez de vos enfants, grands et petits; vous franchirez les mers